

« Dans le ring où tu boxes »

Pierre Popovic

Numéro 74, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28181ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (1995). Compte rendu de [« Dans le ring où tu boxes »]. *Jeu*, (74), 120–122.

« Dans le ring où tu boxes »

Texte de François Martel ; musique de Luc Bonin. Conception : François Martel, assisté de Nathalie Derome ; scénographie : Yvon Proulx; costumes : Claudie Gagnon; éclairages : Louis-Pierre Trépanier; son : Nancy Tobin. Spectacle des Productions Nathalie Derome, présenté au Théâtre la Chapelle du 2 au 12 février 1995.

Une araignée dans le hublot

Tout peut être craint d'un spectacle intitulé « *Dans le ring où tu boxes* » et sous-titré *Stand-up poésie*. Musique à bout de bras, aussi bien l'étalement des banalités les plus fades sous le couvert des épanchements lyriques les plus liquides que le ton *rigolonzunbrin* de l'humour dit poétique. Le spectacle présenté par François Martel et Luc Bonin annule très vite ces appréhensions par son inventivité, la qualité de ses textes et par un ton singulier, entre l'angoisse et le rire, qu'il maintient de bout en bout.

C'est dans un imaginaire très animé que les deux protagonistes situent leurs gestes et leurs propos. Des habits composés d'un bric-à-brac de tissus et d'objets des plus hétéroclites, un décor énigmatique dominé en fond de scène par un énorme et superbe hublot qui le transforme en ventre de navire¹, des accessoires profondément bizarres (instruments de musique curieux,

meuble-hamac-piano, lustre dont les lampes sont des gants de boxe) sont quelques-uns des éléments d'une scénographie qui invite les spectateurs à un voyage hors du temps et du réel. Dans l'espace circonscrit par ce curieux esquif stylisé, l'action s'autorisera toutes les libertés possibles et imaginables, nulle escapade vers l'invention ne lui sera interdite. On aura droit à la redécouverte (ardue) de la marche, puis de la course, par un être humain tout étonné de se retrouver bipède et en station verticale, à des pastiches intelligents de musique country ou de chanson « québécoise », à l'arrivée impromptue, en ombre chinoise, d'une araignée frétilant de toutes ses pattes de l'autre côté du hublot (*avoir une araignée dans le hublot* pourrait être une autre définition de *la folle du logis*), à de presque philosophiques considérations sur les écre-visses à bouillir, à des moments de cirque ou à divers pas de danse inspirés par le tan-gage du rafioteur, lequel n'a rien à envier au tangage du langage que François Martel active avec une joyeuse virtuosité. D'une qualité soutenue, les textes, qu'ils soient dits ou chantés, rappellent par leur

1. Cette métaphore du navire est soulignée par les allées et venues muettes, tout au long de la représentation, d'un matelot affable et constamment interdit devant ce qui se passe.

Sur la photo : François
Martel et Luc Bonin.
Photo : Luc Sénécal.



fantaisie, leur caractère iconoclaste et une légère touche de *non-sense* l'écriture d'un Topor ou d'un Alechinsky. Empêchant le spectateur/auditeur de se laisser mener confortablement par un langage sans surprise, des énoncés surprenants trouent le flot des paroles : *ce navet m'exasperge, mon cœur est rempli de confettis*, jetant la meilleure passerelle possible entre le théâtre et le poème, celle du jeu. Car la qualité du spectacle vient aussi du fait que Martel et Bonin ne viennent ni *jouer au théâtre* ni *jouer du théâtre* ; ils considèrent au contraire tout ce qu'ils touchent comme matière à jouer, le langage, les membres du corps, les instruments de musique et mille autres choses dont le théâtre lui-même, ainsi que le montre cette séquence tout à fait drôle où l'un d'eux est littéralement poursuivi par une poursuite dont la tache de lumière se retrouve bientôt dans un rapport métonymique avec le hublot du fond de scène. Cependant, si le spectacle est souvent drôle, il l'est avec sérieux. Au hublot ivre se superpose la métaphore du gant et du ring

de boxe, métaphore d'une vie difficile, vécue dans un monde âpre dont ne sont exempts ni la détresse, ni la perte d'idéaux (*la désillusion des grandeurs ne garantit pas le bonheur*), ni le désarroi, ni l'odieux. C'est au travers de *la nuit* que le voyage a lieu, et rien n'est simple, et il faut encaisser quelques coups. Ce bel aphorisme, *on va dans la vie avec des sentiments partagés*, résume assez bien le mélange d'inquiétude et d'humour qui anime ce ring.

La mise en scène est inspirée par une esthétique composite dominée par deux traits principaux ; premièrement, le recyclage de formes et de techniques esthétiques modernes, comme les jeux de mots surréalistes, la coprésentation d'éléments disparates très éloignés les uns des autres dans la réalité ou le collage ; deuxièmement, l'interpénétration et le plurilogue de plusieurs arts : musique, sculpture, gestuelle, poésie, au gré d'une démarche typique du « théâtre perforé » cher à Nathalie Derome. L'optique interartistique choisie s'avère une

réussite grâce au fait que la constante dimension poétique du spectacle est le support des liens entre les gestes, les objets, les déplacements et les séquences.

Dans ce type de théâtre/poème, la relation entre la scène et la salle et la rythmique du spectacle paraissent encore plus tributaires de la performance des acteurs qu'elles ne le sont d'habitude. Sur ce double plan, François Martel et Luc Bonin se tirent remarquablement d'affaire. Avec des attitudes et des regards qui rappellent par instant Buster Keaton, le premier a beaucoup de présence, joue juste et fait montre d'une voix souple et capable de nuances. Accompagnateur précis, dynamique, le second communique un amour évident pour la musique sans jamais devoir forcer la note. L'un et l'autre font preuve d'une réelle complicité et entretiennent à l'égard de ce qu'ils font une distance amusée, créant de la sorte un espace que le public peut partager avant de s'engager sur les chemins de l'univers poétique auquel il est convié.

Pierre Popovic

« Les Dangers d'incendie d'une charrette de foin qui traverse l'enfer »

Texte, mise en scène et scénographie : Stéphane Laporte.
Assistance à la mise en scène : Caroline Caza ; éclairages :
Lucie Bazzo et Nancy Longchamp ; son : Pierre Olivier.
Avec George Krump. Coproduction de Stéphane Laporte,
George Krump et du Théâtre la Chapelle, présentée au
Théâtre la Chapelle du 17 au 29 janvier 1995.

Sous le signe de la dérision

Que se passe-t-il quand un individu moyen, sans problème et sans histoire, prend brutalement conscience, au hasard d'une discussion entre amis, qu'on le perçoit « comme un petit *weirdo* qu'il faut traiter autrement parce qu'il n'a pas les mêmes bases de compréhension que la majorité » ? Cet individu qui s'est toujours identifié à une certaine moyenne, désarmé, se met à enquêter, tel un Œdipe moderne, sur son entourage et sur les motifs qui l'ont éloigné ainsi de la normalité. Son investigation, loin d'être tragique comme celle d'Œdipe, se passe plutôt sous le signe de la dérision, de l'humour et de la métaphore. Le texte, l'écriture scénique, le personnage (antihéros à souhait sorti tout droit d'un film de Woody Allen), le jeu sobre et ironique de George Krump, tout coïncidait pour construire (ou déconstruire) un univers dérisoire où rien ne devait être pris au sérieux ou au premier degré. Au contraire, cette première œuvre théâtrale de Stéphane Laporte est dense et bien structurée, et il faudra surveiller attentivement ses pro-